

SESSION 2009

---

**CONCOURS EXTERNE  
DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS CERTIFIÉS  
ET CONCOURS D'ACCÈS À LA LISTE D'APTITUDE**

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES  
ESPAGNOL**

**ÉPREUVE DE TRADUCTION**

Durée : 5 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.*

**Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes.**

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.**

**Tournez la page S.V.P.**

## THÈME

Le commandant chassa ces pensées de son esprit. L'important n'était pas l'identité des coupables mais ce désir puissant qu'elle avait de frapper à son tour. Il pressentait que rien ne la ferait changer d'avis mais il voulut essayer encore.

- Vous allez ruiner votre vie, dit-il.

- Quelle vie ? répondit-elle en souriant.

- Vous êtes belle, reprit-il.

Et comme il ne voulait pas que ce qu'il venait de dire soit mal interprété, il poursuivit :

- Vous avez réussi le plus dur. Ne pas décider de mourir après la perte de votre enfant. Rester en vie. Vous battre. Vous allez ruiner tout cela. Il y a une vie devant vous qui n'a rien à voir avec Hussein Marouk, une vie que vous ne devez qu'à vous, et qui sera votre combat. Vengez-vous ainsi. Il vous avait condamnée, vous vous êtes soustraite à la mort. Vous avez gagné.

- Non, répondit-elle avec calme et gravité. Vous vous trompez. Si j'ai surmonté mon désespoir, si j'ai vécu pendant deux ans, en travaillant, en luttant, c'est parce que j'avais cette seule idée en tête. Je l'ai eue à l'instant même où ils ont jeté le corps de mon fils à l'eau. Ils paieront pour cela, me suis-je dit. Si je vis, ils paieront. C'est la vengeance qui m'a tenue debout. Elle m'a forcée. C'est elle encore aujourd'hui qui m'a fait vous suivre et vous demander une arme. Je n'ai qu'une crainte, commandant, une seule qui me hante la nuit...

- Laquelle ? demanda Salvatore Piracci avec empressement, car il pensait qu'une faille, peut-être, était en train d'apparaître et qu'il pourrait la convaincre de renoncer.

Elle répondit les larmes aux yeux et les mâchoires serrées.

- De ne pas avoir la force lorsque je l'aurai devant moi. Faillir au dernier instant. Alors vraiment, je serai misérable.

Laurent GAUDÉ, *Eldorado*, Actes Sud, 2006

## VERSION

La lluvia, al repiquetear sobre la lucerna, me acosaba como el huésped intempestivo que golpea la aldaba de la puerta, suplicándonos cobijo. Junto al fogón, había un aparador de baquelita, cojo de las cuatro patas, con cajones que fui abriendo sin curiosidad, o en todo caso con esa curiosidad nada delictiva que nos impulsa a saber más sobre las personas que amamos y a infringir el coto vedado de su intimidad, aun a riesgo de descubrir en ese coto motivos que corrompan o enturbien nuestro amor. En los cajones del aparador reinaba el mismo desorden que en la buhardilla, un desorden que en otra persona hubiese suscitado mi rechazo, pero que en Chiara me resultaba venial e incluso reconfortante, porque la hacía más accesible. Camuflado entre servilletas y manteles que no respetaban los dobleces, encontré un sobre con fotografías. Supe cuál era su contenido porque el celuloide de los negativos asomaba por una esquina; vacilé antes de abrirlo, no tanto por la mojigatería o escrúpulo de inmiscuirme en un pasado que no me incumbía, como por el temor de que ese pasado incluyese manchas que no admitiesen detergente. Levanté la lengüeta del sobre y extraje las fotografías con ese temblor del tahúr que desprecinta una baraja compuesta de naipes cuyos dibujos no reconoce; eran fotografías campestres, lo cual las convertía en exóticas, pues Venecia es una ciudad colonizada por la piedra que sólo deja crecer la hierba en los jardines de sus palacios. Eran fotografías tomadas al final de la tarde, cuando la luz oblicua alarga las sombras, fotografías en formato menor, sin demasiada definición, o con una definición espectral que las aproximaba a esos retratos desvaídos por la intemperie que ilustraban los epitafios del cementerio de San Michele.

Juan Manuel de PRADA, *La tempestad*, Planeta, 1997